

imiter les riches ou les pauvres

par Michel BAVAREL, journaliste

«Ciel, ma terre!» s'exclament cette année l'Action de Carême et Pain pour le prochain. C'est aussi ce qu'on a envie de crier au retour d'un voyage en Thaïlande. Il nous conduit à une réflexion subjective sur le développement, qui doit plus à des rencontres qu'aux analyses scientifiques ou aux statistiques.

Bangkok, l'angoisse. La gorge nouée dans cette rue d'un quartier périphérique, où je suis agressé par le tintamarre et la pollution. Les voitures ont les vitres levées: l'air conditionné permet à leurs occupants de s'isoler du milieu. Par contre, les passagers des *tuk-tuk* (des scooters carrossés à trois roues qui servent de taxis) n'y échappent pas, les marchandes qui à longueur de journée cuisinent des nouilles, du riz ou du poulet sur le trottoir, non plus. La gorge nouée dans un embouteillage qui nous immobilise durant une heure au milieu de la nuit - de jour, on a l'impression que *jamais* on ne bougera. La gorge nouée quand on me raconte que des enfants doivent quitter leur domicile à 5 heures pour entrer en classe à 8 heures. La gorge nouée face à ces innombrables chantiers où s'édifient, 24 heures sur 24, d'immenses centres commerciaux, temples de la consommation, de gigantesques hôtels, temples du confort et du luxe, des banques, temples de l'argent (on a l'art sacré qu'on peut).

Le dieu argent

Je suis allé voir à quoi ressemble l'un de ces pays «émergents», aux fabuleux taux de croissance économique qui suscitent admiration et envie. Le succès est spectaculaire! Je n'avais jamais trouvé dans le Tiers-Monde un parc automobile aussi rutilant. Mercedes figure au quatrième rang des marques les plus vendues l'an dernier, BMW au sixième. Quant aux gratte-ciel, Bangkok n'a rien à envier à Montréal. Je ne reconnais pas la ville que j'avais visitée une première fois il y a vingt ans.

Suis-je le seul à éprouver de l'angoisse face à ce «succès»? J'interroge le directeur d'une école privée - 22000 élèves (!) - sur la qualité de la vie: *«C'est bien que vous posiez une telle question, me répond-il, parce que nous n'avons pas le temps de nous arrêter pour y réfléchir. En fait, oui, nous avons beaucoup perdu. Mais la plupart ne pensent pas ainsi. Ils estiment que c'est la manière dont le monde se développe et que nous devons nous y adapter: nous n'avons pas le choix»*. Il subit une terrible pression des parents, qui veulent à tout prix que leurs enfants soient admis dans son école, l'une des meilleures. *«Les élèves sont en compétition depuis le jardin d'enfants: ils subissent un examen pour entrer dans le primaire.»* Je trouverai des critiques plus radicales. *«C'est de la folie!»* proteste Suvanna Satha-Anand, une jeune femme, professeur de philosophie. *«L'argent est devenu le dieu. Plus vous en faites, peu importe que ce soit par la prostitution ou la drogue, mieux c'est.»* Selon le président d'un institut de développement, Saneh Chamarik, le «succès» ne profite qu'à une minorité de la population. *«Et il a un coût élevé pour les êtres humains et l'environnement.»*

«Ce type de développement provoque l'exode rural et brise les familles. Il détruit les ressources naturelles: on coupe des arbres pour créer des terrains de golf», précise Mgr

Bunluen Mansap, évêque d'Ubon (que vous avez pu lire dans *Choisir*, en janvier). Son ami, le bonze Luang Pho Nan, qui promeut l'agriculture organique dans sa province de Surin, affirme que *«le développement de la Thaïlande est conduit par des aveugles qui guident d'autres aveugles. Il n'amène pas les gens à penser par eux-mêmes mais en fait des esclaves»*. *«Cependant, des gens dont l'existence a été affectée par la construction d'un barrage ou par la pollution réagissent. On assiste à l'émergence d'un mouvement de la base. De plus en plus de personnes comprennent que ce n'est pas la bonne voie»*, m'assure Saneh Chamarik. C'est le cas de ce vieux paysan à qui je demande s'il voudrait habiter Bangkok, comme sa fille: *«Il m'est déjà difficile d'y passer une journée. Ce n'est pas une vie réelle. Quand des gens se rencontrent, ils ne se sourient pas»*.

Familles et villages déchirés

Bangkok paraît irréelle. Comme un cauchemar. Je redoute que ce soit plutôt une caricature - ou une préfiguration - du genre de société qui s'installe sur toute la planète, ou presque. Avec une violence inexorable.

Qui a décidé de l'entrée de la Thaïlande dans le giron de l'économie mondiale? *«L'élite, une nouvelle sorte d'aristocratie»*, répond Saneh Chamarik. Il incrimine pêle-mêle le ministère des finances, la Banque mondiale et le FMI, le système d'éducation. Il pourrait sans doute ajouter les investisseurs, les multinationales, les médias, les militaires.

Ce que je constate en deux ou trois endroits du pays corrobore les propos de mes interlocuteurs. Un village de la province de Roi-Et, dans le nord-est déshérité: selon le «maire», sur les 567 habitants, une centaine, surtout des jeunes, sont partis, la plupart pour la capitale, à 600 kilomètres. Quand la moisson du riz sera terminée, on ne trouvera plus sur place que la moitié de la population.

Selon Mgr Bunluen Mansap - dont le diocèse se situe également dans le nord-est - 60 à 70 % des jeunes villageois émigrent. De multiples tentatives ont été effectuées pour les retenir. En vain. *«Il ne reste souvent que les petits enfants et les personnes âgées*, déplore l'évêque. *Cela détruit les relations au sein de la famille et du village.»* Suvanna Satha-Anand va jusqu'à se demander s'il existe encore vraiment des zones rurales, tellement tout est orienté vers Bangkok et sa région. Le pire, c'est le recrutement d'enfants et d'adolescents pour l'industrie du sexe (dont les «clients» sont aussi bien des Thaïlandais que des touristes). Des agents se rendent dans les villages, surtout dans le nord, où les filles sont les plus jolies, et offrent de l'argent aux parents, qui peuvent avoir des dettes, un problème de drogue ou de mésentente familiale et ne se posent pas trop de questions. Un Jésuite estime entre quarante et cinquante mille le nombre des mineurs prostitués.

Ils n'ont souvent que treize ou quatorze ans quand ils débarquent pour la première fois à Bangkok. Bien des filles sont engagées comme domestiques. Dans la zone industrielle de Bang-Bon (sud-ouest de Bangkok), je pénètre furtivement dans un atelier, profitant de l'absence de la patronne. Une quinzaine de jeunes filles y fabriquent des serrures, de 8 à 21h., avec deux pauses pour les repas, tous les jours sauf le dimanche. Elles sont nourries, logées et elles touchent environ 80 francs par mois. Une ouvrière d'une fabrique de chaussures - 3200 salariés - a travaillé 19h d'affilée il y a quelque temps. Une autre accomplit régulièrement,

dans une usine de plastique, une double journée (16h). Sauf le dimanche, où elle n'en fait qu'une simple.

Misère, condition de la prospérité!

En Suisse, on me fait remarquer que de telles conditions de travail correspondent à celles existant chez nous au début du siècle. On ajoute que c'est un passage obligé pour aboutir à la prospérité. Est-ce si sûr? N'assiste-t-on pas aujourd'hui, dans nos pays, à la multiplication des emplois précaires, sans parler du chômage?

Après la division entre l'Est et l'Ouest, c'est celle entre le Nord et le Sud qui s'estompe. Dans nombre de pays du Sud, au Brésil comme en Chine ou en Thaïlande, un «Nord» est en train de se constituer, avec une classe aisée et une importante classe moyenne. En même temps, un «Sud» apparaît dans les pays industrialisés du Nord. L'écart entre ceux qui - parfois à grand peine - se maintiennent dans la course et ceux qui sont lâchés se creuse. En Grande-Bretagne, les 20 % les plus aisés ont vu leur part de revenu grimper de 35 à 43% entre 1979 et 1992, tandis que celle des 60 % les plus pauvres passait de 42 à 34%.

Irresponsabilité illimitée

«Une sorte d'apartheid mondial est en train de se mettre en place en silence», nous avertit l'économiste français Michel Beaud¹. La société à deux vitesses devient universelle, même si la proportion des déshérités reste plus forte au Sud qu'au Nord. Apparemment, les «autoroutes de l'information» qu'on nous annonce ne vont pas en sens inverse. Dans *Choisir* de septembre 1993, Jacques Paternot réclamait «un débat sain, décomplexé, sur les causes du retard du Tiers-Monde». Et si le problème ne résidait pas dans le Tiers-Monde, mais dans ce «capitalisme généralisé qui se déploie à l'échelle mondiale (...) et qui tend à dominer toutes les formes d'activité»?² Faut-il obliger toute l'humanité à vivre dans un quelconque Bangkok - que les riches Thaïlandais se mettent d'ailleurs à fuir? Ne peut-on pas rester à l'écart d'une compétition où beaucoup n'ont aucune chance? Que vaut cette «économie internationale de spéculation» qui permet à un jeune courtier, basé à Singapour, de provoquer l'effondrement d'une vénérable banque britannique?³ Doit-on accorder une confiance aveugle à des «décideurs» auxquels, semble-t-il, le contrôle des opérations échappe? «Nous vivons dans un monde à irresponsabilité illimitée et à hauts risques», estime Michel Beaud.

Celui-ci nous fait encore observer que le capitalisme «marche à la croissance». Saneh Chamarik voit dans la prolifération des gratte-ciel à Bangkok non pas un progrès, mais un phénomène pathologique. «Si l'on s'arrête d'investir, c'est la crise, alors on continue». J'ai le sentiment - tout naïf, rassurez-vous! - que l'on arrive à saturation. Cette croissance «a commencé à mettre en péril la planète»: les changements climatiques provoquent la mort du corail et risquent de faire disparaître certaines îles de Polynésie, les terres cultivables sont rongées par l'érosion et la surexploitation. En Thaïlande, m'a dit un paysan, les engrais

¹ Interview dans *Le Monde* du 6 septembre 1994.

² Ibid.

³ La banque Barings, fondée en 1762 et occupant 4000 employés, qui a été placée sous administration judiciaire à la fin du mois de février à la suite de pertes supérieures à ses fonds propres.

chimiques et les pesticides rendent malades les poissons dans les canaux qui irriguent les rizières. Même si tout n'est pas établi scientifiquement, on sait qu'il vaudrait mieux ne pas poursuivre dans cette voie.

En outre, selon le PNUD,⁴ les 20 % les plus pauvres ne disposent que de 0,5 % des richesses tandis que les 20 % les plus riches en accaparent 79 %. Cela ressemble fort à une impasse.

Vers une culture de la frugalité?

Certains, comme Jacques Paternot, persistent tout de même à penser que le développement consiste, pour les pauvres, à rattraper leur retard sur les riches. Et si c'était le contraire? Le salut de l'humanité passe peut-être par une «*culture de la frugalité*». Dans ce domaine, les pauvres ont de l'avance sur nous. Ils expérimentent, de longue date, d'innombrables recettes pour survivre avec peu.

N'ayez crainte, je n'appelle pas la misère de mes vœux! Elle se trouve d'ailleurs déjà parmi nous. Pour l'avoir un peu approchée, je sais quelles souffrances elle provoque. On doit la combattre. Il ne s'agit pas non plus de rejeter les découvertes de la science et de la technique. La frugalité n'a qu'un pouvoir de séduction réduit. Alors que la société de consommation... Malgré leur ancienne culture, les Thaïlandais ne lui ont guère opposé de résistance. Les voyageurs s'extasient volontiers sur le sens de l'hospitalité et la joie de vivre des peuplades lointaines et démunies. J'ai fait assez souvent la même observation pour me demander si ce n'est pas plutôt nous qui sommes particulièrement inhospitaliers et tristes. C'est bien dans des communautés de pauvres que j'ai vécu comme jamais le partage et la communion. Ce sont bien de telles communautés qui proclament que ce qu'elles vivent, c'est déjà le Royaume de Dieu.

Ces pauvres, comme le paysan thaïlandais en quête de sourires à Bangkok, mettent à la première place, sans même s'en rendre compte, les relations. Entre les hommes, avec la nature et avec le Créateur. Je me demande - oh juste pour rire! - si l'on ne pourrait pas créer un nouvel indice pour classer les pays.

Pendant longtemps, on s'est contenté du PIB (produit intérieur brut). Depuis peu, on a introduit l'IDH (indicateur du développement humain) qui tient compte, à côté des revenus, de facteurs comme l'espérance de vie, le savoir, les disparités entre les sexes ou la répartition des richesses. Ne devrait-on pas élaborer l'HRC (harmonie des relations des êtres humains entre eux et avec la création)?

⁴ Rapport pour 1992 du Programme des Nations Unies pour le développement.

**« Le développement de la Thaïlande
est conduit par des aveugles qui guident d'autres aveugles »**

Bonze Luang Pho Nan

Thaïlande

Population (millions):

57,6 (1992)

66,1 (prév. 2000) *Age:*

- de 15 ans: 34 %

+ de 65 ans: 3 % *Sida (prév. 2000):*

7 millions de séropositifs

Prostituées:

200000 à 2000000

(choisir, avril 1995, pp. 28-32)